

## Invitation au *gueuloir*

C'était un géant. C'était un solitaire - qui aimait la compagnie de ses amis. Un amoureux - qui passait le plus clair de sa vie chastement.

Il avait au-dessus de tout la passion de l'écriture, possédé par le désir de donner à la prose un rythme et une harmonie égaux à ceux de la poésie.

Lorsqu'il avait fini d'écrire une page, une scène, un chapitre, il déplaçait sa haute taille et il *gueulait*, c'était son mot, le texte qu'il soumettait à l'écoute de l'oreille et du sens. Il appelait cela humoristiquement « *l'épreuve du gueuloir* ».

Pourquoi évoqué-je la figure de Gustave Flaubert<sup>1</sup>, un immense écrivain, un type extrêmement sympathique, excessif, chaleureux, « hénaurme », comme il le disait lui-même ?

Parce qu'à votre tour, quand vous écrivez, **vous DEVEZ pratiquer le gueuloir.**

Seul(e), ou mieux à deux, lisez à voix haute ce que vous avez écrit (quoi que ce soit, et donc aussi votre article de critique pro- ou anti-Tarantino ou un(e) autre réalisateur ou réalisatrice), pour vérifier que votre ponctuation n'est pas aberrante (un signe de ponctuation est une respiration), que vos phrases tiennent debout, syntaxiquement et par le sens, qu'il n'y a pas un excès de répétitions.

Avant de considérer un texte comme *écrit*, faites-lui passer l'épreuve de l'**oral, gueulez-le.**

(Et si vous craignez le regard perplexe de vos compagnons de vie ou de vos voisins, fermez la porte, et/ ou mettez de la musique instrumentale).

Je clos cette très sérieuse recommandation par un portrait de Flaubert écrit par une jeune femme qui l'avait connu petite fille, la fille de son grand ami Théophile Gautier, Judith, qui l'évoque dans son recueil de souvenirs *Le Collier des Jours*<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> 1821 – 1880.

<sup>2</sup> Publié en 1904. On le trouve ici [https://fr.wikisource.org/wiki/Le\\_Collier\\_des\\_jours/Texte\\_entier](https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Collier_des_jours/Texte_entier)

« Mais celui qui m'enthousiasma du premier coup, ce fut Gustave Flaubert. Il m'apparut tout de suite comme un personnage prodigieux et colossal, avec sa haute taille, ses larges épaules, ses beaux yeux bleus, frangés de longs cils noirs et sa moustache de chef gaulois.

Il disait souvent : « C'est énorme ! » en rejetant ses bras en arrière et en se penchant vers son interlocuteur, comme s'il eût voulu lui donner un coup de tête dans l'estomac.

À table, il racontait de monstrueux paris, dans lesquels on s'engageait à boire des barils d'eaux-de-vie, à dévorer des monceaux de nourriture, à accomplir des prouesses fantastiques ; le tout énoncé avec une richesse d'images, une abondance de gestes et une ampleur de voix, qui me stupéfiaient et me comblaient d'admiration.

J'aurais voulu l'écouter toujours, et un de mes désirs était de lire ses œuvres, mais j'avais beau fouiller la bibliothèque, je ne trouvais aucun livre de lui.

Un soir, il avait promis de lire, devant quelques intimes, un fragment de la première version de *La Tentation de saint Antoine*. Quand le moment fut venu, on m'envoya me coucher. Je suppliais, avec des pleurs et des cris, qu'on me permît d'entendre Flaubert, mais on déclara que ce qu'il allait dire n'était pas du tout pour les petites filles. Mon père était assez disposé à me laisser rester. Flaubert lui-même était attendri ; leur influence fut vaine et je dus céder à la force.

Une fois couchée, tout émue encore de la lutte, j'essayai de me résigner, mais les échos du *Guenloir* arrivaient jusqu'à moi et je n'y pus tenir. Me glissant, pieds nus, sans bruit, je gagnai la salle à manger, séparée du salon par une porte à deux battants, qui était poussée sans être fermée tout à fait. Par l'entrebâillement, je pouvais très bien voir, et entendre sans perdre un mot.

Flaubert, debout devant la cheminée, ployant un peu sa haute taille, lisait à pleine voix, en faisant de larges gestes.

C'était l'épisode de la Reine de Saba, la description de sa parure superbe, de sa robe de brocard d'or à falbalas de perles, dont la longue queue était portée par douze négrillons, et l'extrémité tenue par un singe, qui la soulevait, de temps à autre, pour regarder dessous. J'eus l'idée que c'était à cause de cette malice du singe que l'on n'avait pas voulu me laisser entendre.

Quand Flaubert eut fini de lire, au moment où j'allais me sauver, on lui demanda de contrefaire l'ivrogne. Il se défendit longtemps, puis finit par céder à l'insistance de tous.

J'assistai, alors, à une scène extraordinaire, d'un réalisme qui me parut si effrayant, que je ne pus le voir jusqu'au bout et que je regagnai mon lit, plus vite que je ne l'avais quitté, pour m'y blottir, en me cachant la tête sous les couvertures. »